

# PHILOSOPHIE ET RELIGION DE NOS JOURS

Bilina Iba BALLONG

Département de Philosophie  
Université de Lomé- TOGO

## Résumé

La religion comme comportement humain est une réalité qui s'observe dans la vie de l'homme en tant qu'être de besoins. Les indices de ce comportement sont très nombreux et se manifestent à travers les efforts que l'homme déploie en vue de résoudre les problèmes matériels de son existence. La croyance, surtout en sa forme religieuse, traduit la faiblesse et l'impuissance de l'homme devant la cruauté des problèmes de la vie. Le phénomène religieux est authentique et sincère à certaines périodes de l'histoire parce qu'il se développe d'une façon plus ou moins importante en ces périodes. Le cas de la Grèce antique, la naissance et l'expansion du christianisme, l'islam et les religions orientales qui comptent des milliards d'adeptes représentent de façon significative la valeur du phénomène de croyance religieuse. Depuis quelques décennies, la pratique religieuse connaît une dégradation inquiétante remettant en cause tout le système. La pratique n'a plus de mérite ni de crédit parce qu'elle est subordonnée à un calcul mesquin d'intérêts matériels au sein de certaines sectes religieuses.

Mots-clés : condition, croyance, histoire, homme, philosophie, religion

## Abstract

Religion as a human behaviour pattern is a reality that can be noticed in everyday life of man in his capacity as a being with needs. The signs of this behaviour pattern are numerous and shown through man's efforts toward the meeting of the material needs of his existence. Belief, especially in its religious form, is the expression of man's weakness and powerlessness in front of the cruelty of life's problems. The religious phenomenon is a genuine and sincere fact at some periods of history because of his development's scope at that time. The case of ancient Greece, the birth and expansion of Christianity, Islam and eastern religions with billions of adepts, represent in a significant manner the value of religious belief. Since a few decades, the religious practice has been undergoing an upsetting degradation, thus questioning all the system. The practice has become valueless and without influence because it depends on selfish calculations based on material interests through some religious sects.

Keywords : Condition, belief, history, mankind, philosophy, religion.

## INTRODUCTION

La réflexion philosophique se donnant comme une entreprise par laquelle l'homme tente de cerner le mystère de sa vie, demeure un cadre privilégié de travail. Malgré le progrès de la science et de la technique, l'homme n'est toujours pas en mesure de faire une lumière suffisante sur sa condition, même si les conditions de son existence ont connu une amélioration

considérable. En observant la réalité de la vie de l'homme, on s'aperçoit qu'elle est ambiguë parce que se situant entre deux réalités contradictoires : le temporel et l'éternel. Dans ce sens, on réalise que l'antiquité grecque s'était trouvée un confort dans le recours à la mythologie et aux religions du salut. Cela n'a apporté que de maigres consolations et non une solution réelle aux inquiétudes de l'homme. Les religions du salut étaient des centres où des individus

pouvaient se faire initier à des ordres souvent mystiques afin d'accéder à une situation de bonheur et de satisfaction. Devant la difficile question du sens de sa vie, l'homme a déployé des efforts qui n'ont pas eu la consistance nécessaire pour élucider la question. A son désir d'éternité s'oppose la fragilité de sa nature en tant qu'être de besoins, déterminé par les forces de la conservation de sa personne et de sa vie.

A travers l'histoire, les progrès de la science et de la technique donnent souvent l'impression qu'il existe des moyens adéquats pour arriver à une possible clarification des faits de la vie, mais il faut avouer que cela reste un simple et vain espoir.

Beaucoup de gens ont pensé que la religion constituerait l'ultime refuge pour l'être humain éprouvé par les difficultés de toutes sortes. Comme la mythologie des Grecs, la religion ne pourra pas être un instrument de persuasion. Celle-ci est perçue par l'homme de diverses manières dans le temps et dans l'espace. Par exemple : le 17<sup>e</sup> siècle a développé sur elle des idées complètement opposées ; certains ont parlé d'une religion d'Etat alors que d'autres parlaient d'un Etat laïque parce que la foi est un don personnel du Saint-Esprit. Pour Kant, la religion est l'ensemble de nos devoirs considérés comme commandements divins. Plus tard des philosophes tels que Marx, Nietzsche et Freud vont considérer la religion de manière globale comme une erreur psychologique, c'est-à-dire une invention de l'esprit humain.

La persistance de la précarité de la condition de l'homme dans un monde moderne hautement industrialisé interpelle avec insistance la conscience de tous et de chacun. Que fait la religion, c'est-à-dire quel rôle joue-t-elle dans la vie de l'homme aujourd'hui plus que jamais ?

Pendant longtemps on a considéré la religion comme une idéologie structurant l'espace social. Aujourd'hui l'homme s'attache à la religion parfois avec plus

d'entrain que par le passé. Entre le commandement divin de Kant et l'erreur des maîtres du soupçon que doit-on retenir ?

A cet effet, une réévaluation du comportement religieux de l'homme présente quelque intérêt.

I - Nature humaine et condition humaine.

Il est particulièrement difficile de parler du comportement de l'homme dans la vie de tous les jours et surtout vis-à-vis de la religion quand on sait que celui-ci ne se prête pas à l'observation. En essayant de le connaître, nous devons prendre des précautions si nous voulons déterminer son comportement dans une nature aussi marâtre. Envisager une étude de l'homme du point de vue de la philosophie et de la religion à la fois, c'est instaurer un débat important et riche parce que d'une part la philosophie en tant que connaissance rationnelle et objective dans la mesure du possible n'implique pas nécessairement l'idée de la religion. D'autre part, la religion, qui suppose à sa base une conviction, au moins personnelle, inclut dans ses considérations des idées philosophiques. L'attitude de l'homme à l'égard de la religion n'a rien de clair qui permettrait à tout observateur de comprendre ce qu'est l'être humain. La religion, qu'elle soit naturelle ou révélée, implique par son existence un système de croyance. L'adhésion de l'homme à ce système de croyance est multiforme si bien qu'il faut la préciser dans certains cas. La croyance dont il est question ici nécessite une reconnaissance préalable de l'existence d'un dieu ou

de Dieu. Par quoi peut-on donc expliquer les différentes attitudes de l'homme par rapport à l'être suprême et par rapport à la religion ?

L'homme, dans sa curiosité pour comprendre et connaître le monde est arrivé naturellement à l'absolu en créant le domaine de la religion. Nous allons parcourir quelques-unes des préoccupations de l'homme avant de nous arrêter sur les différentes attitudes de celui-ci que nous qualifierions de psychologiques pour des raisons bien connues<sup>1</sup>. Le problème de la religion se pose comme un moment de la connaissance humaine, le moment le plus important, peut-être parce que le dernier. Dans cette perspective, la connaissance et la religion ne doivent pas être des disciplines antagonistes, mais des disciplines complémentaires. David Hume le montre bien dans les *Dialogues sur la religion naturelle* en disant :

« que ceux qui étudient la philosophie apprennent d'abord la logique, puis l'éthique, ensuite la physique et en dernier lieu, ce qui concerne la nature des dieux. Cette science de la théologie naturelle, étant la plus profonde et la plus abstraite de toutes, demande la plus grande maturité de jugement chez ceux qui l'étudient ; et sent un esprit enrichi par toutes les autres sciences peut se voir confier sans danger cette étude ».

N'est-il pas en train de continuer ce que Locke avait entrepris à travers la démonstration qu'il faisait sur la parenté entre la religion et la philosophie. En

effet. « Locke semble avoir été le premier chrétien qui se soit hasardé ouvertement à affirmer que la foi n'était pas autre chose qu'une espèce de raison, que la religion était seulement une branche de la philosophie »<sup>3</sup>. Comment cette coexistence entre la philosophie et la religion est-elle possible ? Par quelle voie pourrait-on la démontrer ?

Si nous considérons la croyance religieuse comme une attitude de l'homme, nous pourrions ainsi répondre aux diverses questions qui se posent autour du rapport entre la philosophie et la religion. La croyance religieuse c'est-à-dire la foi en une transcendance (un être suprême) paraît être inhérente à la nature humaine. La vie de l'homme ou l'espace de temps entre la naissance et la mort, sans être une absurdité, suscite des inquiétudes. Que l'on se souvienne de Kafka, *Le procès* et de Camus, *Le mythe de Sisyphe*. Pour apaiser ces inquiétudes, l'homme tente de justifier sa position dans la nature par rapport à un être divin. Cette justification n'est pas tout à fait réelle ni satisfaisante étant donné qu'il n'a pas toujours réussi à expliquer les phénomènes de sa vie et nul ne sait en quoi consiste exactement le bonheur. Il reste impuissant devant le problème posé par son destin ou sa condition. Naître, c'est naître seul. De même mourir est encore plus cruel quand on a eu le temps de tisser des relations avec les autres.

En effet la société est le cadre à l'intérieur duquel se pratique la religion ; elle donne l'occasion aux individus de s'attacher à la vie. Cet attachement

explique en partie la douleur et l'amertume de l'être humain devant l'expérience de la mort. Ainsi la croyance telle qu'on peut la concevoir comporte une question qui sous-entend celle de dieu. Il ne s'agit pas d'une simple question de connaissance, ni de relation avec autrui, mais il s'agit d'une question de relation avec un être suprême, tout-puissant. De cette façon le problème de la croyance religieuse se révèle comme étant strictement individuel étant donné que le rapport entre Dieu et moi concerne ma vie et ma mort<sup>4</sup>.

Même si je fais partie d'un groupe social, sans pouvoir faire quelque chose pour m'extraire de celui-ci, il n'est pas à conclure que ma mort entraînerait celle du groupe. Au contraire, ma mort constitue un exemple, une illustration de la fatalité à laquelle chacun est soumis. Et pourtant, le milieu social scelle le lien entre les individus en tant qu'il surplombe l'individu. La collectivité a un impact sur le comportement de l'individu et par-là, le contraint à observer certaines règles prescrites. Ces considérations dévoilent progressivement l'ambiguïté de l'être humain si bien que nous pensons faire nôtre l'idée de G. Martelet dans *L'Au-delà retrouvé* :

*« L'homme est un pur résultat, le carrefour de chemins qui viennent de partout et ne vont nulle part : il n'est pas un sujet, pas un sens, sa vocation implique un leurre ; son temps est la durée de ses déboires personnels et sociaux. On peut chercher à dire comment il fonctionne, non ce qu'il signifie. Il est sans raison qui l'explique sans aucun centre où il se tienne et, pour tout dire sans valeur et sans nom<sup>1</sup>. »*

L'homme est-il donc cet être qui est de partout et de nulle part ?

Certaines raisons sont données pour appréhender l'homme comme celui qui ne peut échapper à l'emprise du milieu social, voire de la religion. En effet, la cohésion du groupe social nous fait dire que l'inhérence de la religion à la nature humaine se fait jour de façon indiscutable quand on prend l'exemple de quelques sociétés, dites primitives. On ne résiste pas à l'idée d'affirmer que le comportement habituel de l'homme se rapproche immédiatement de celui d'un croyant. Nous trouvons déjà des exemples dans l'antiquité grecque si nous prenons le cas du groupe pythagoricien au sein duquel la recherche scientifique était associée à la croyance religieuse. Pourtant il ne s'agissait pas encore de la religion révélée.

Quand on observe d'une façon attentive le comportement de l'homme à l'intérieur des sociétés primitives comme Freud en donne description dans *Totem et tabou*, on a envie de conclure que

<sup>1</sup> - Cf. Kierkegaard, *Crainte et tremblement*.

<sup>2</sup> - D. Hume, DRN, partie I.

<sup>3</sup> - D. Hume, op. cit.

<sup>4</sup> - cf. *Le pari* de Pascal.

l'homme est imbibé de religion, en laissant bien sûr de côté le cadre de la superstition. Nous pensons donc que la croyance religieuse devient une attitude spontanée et propre à l'homme. D. Hume estime que l'homme est porté naturellement à croire : *La tendance universelle à croire en une puissance invisible et intelligente, si elle n'est pas instinct originel, accompagne du moins généralement la nature humaine et peut être considérée comme une sorte de cachet que l'ouvrier divin a laissé sur son œuvre*<sup>2</sup>. La croyance s'enracine dans les profondeurs c'est-à-dire l'essence de la nature humaine et on ne peut pas dire qu'elle vient se greffer sur l'homme à un moment tardif de son histoire.

Elle est une manière d'être de l'homme, sinon ce qu'il est en propre. La religion ne révèle-t-elle pas la quintessence même de l'homme ?

Si le phénomène de la croyance s'enracine en l'homme avec une telle acuité, il s'avère impérieux de clarifier ce concept de croyance. Qu'est-ce que la croyance, qu'est-ce qui la justifie et pourquoi croit-on ?

## II- Religion et croyance religieuse.

La croyance serait un assentiment parfait en ce sens qu'elle exclurait le doute si on l'entend hors du contexte intellectuel et logique opposé à celui de la superstition. Elle serait une attitude subjective et individuelle c'est-à-dire un état d'âme qui ne s'expliquerait pas par la production des raisons logiques et communicables. La croyance, est aussi ce que dit Hume dans l'ap-

pendice du Traité :

*Nous pouvons donc conclure que la croyance consiste uniquement en une certaine manière de sentir ; en un certain sentiment ; en quelque chose qui ne dépend pas de la volonté, mais qui naît nécessairement de certaines causes et de certains principes déterminés dont nous ne sommes pas maîtres.*

Avant d'être religieuse, la croyance est un élément de la vie de l'homme. Elle s'enrôle et trouve place dans ses activités, elle fait donc partie implicitement et explicitement de sa vie. Ne pourrait-on pas dire que la croyance (qu'elle soit profane ou religieuse) est ce que l'homme ne peut plus soustraire de son existence ? En ce sens, la croyance est une étape nécessaire du développement spéculatif des facultés intellectuelles. Elle est un aspect important de l'évolution de l'esprit, évolution qui va de l'expérience sensible concrète à l'abstraction intellectuelle. Michel Malherbe a donc des raisons de penser que : « *par opposition à l'existence donnée qui est originnaire, la croyance pose des existences absentes qui relèvent d'un pouvoir fondamental de l'illusion* »<sup>3</sup>.

Avant d'arriver à ce jugement éclairant, Malherbe caractérise la croyance par sa participation à l'expérience. Il dit en substance :

*La croyance, en elle-même, est saisissable dans l'expérience universelle et première du feeling et est en ce sens parfaitement*

*claire. La difficulté vient d'ailleurs. En effet quoiqu'elle s'apparente à l'impression, par sa vivacité, la croyance reste une idée puisqu'elle n'est pas une expérience originnaire, mais une expérience qui pose l'existence dans l'absence du phénomène.*

Du point de vue profane, nous nous apercevons que la croyance fait partie des activités intellectuelles de l'homme, mais il nous paraît important de considérer le rôle joué par celle-ci quand il s'agit du domaine religieux. Qu'est-ce donc que la religion ? Elle est institution sociale caractérisée par l'existence d'une communauté d'individus unis :

1. *Par l'accomplissement de certains rites réguliers et par l'adoption de certaines formules.*

2. *Par la croyance en une valeur absolue, avec laquelle rien ne peut être mis en balance, croyance que cette communauté a pour objet de maintenir,*

3. *Par la mise en rapport de l'individu avec une puissance conçue soit comme diffuse, soit comme multiple,*

<sup>1</sup> - G. Martelet, *L'Au-delà retrouvé*, p.13.

<sup>2</sup> - David Hume, HNR, p. 103.

<sup>3</sup> - David Hume, *Traité de la nature humaine*, p.754.

<sup>4</sup> - cf. Auguste COMTE, *La loi des trois états*, in *Cours de philosophie positive*.

<sup>5</sup> - Michel Malherbe, *La philosophie empiriste de D. Hume*, p.129.

<sup>6</sup> - M. Malherbe, op. cit, p.127.

comme unique Dieu.

Etant une institution dont les objectifs sont définis, la religion détermine une ligne de conduite à laquelle les fidèles doivent se soumettre. Le point culminant de cette conduite est la prière et le sacrifice. Ainsi la religion définit un comportement pour l'ensemble des fidèles et celui-ci se caractérise par le respect scrupuleux d'une règle par exemple. La religion renvoie à une croyance spécifique c'est-à-dire différente de la croyance profane comme le comportement de l'homme à cet effet devient particulier parce qu'il s'explique par des motifs particuliers (le sens de la vie).

Certains de ceux qui réfléchissent sur la philosophie de la religion disent que l'attitude religieuse de l'homme s'inscrit dans une perspective où il développe des passions. Jean-Pierre Cléro écrit à ce sujet : *il y a donc, au fondement de la crédulité religieuse, tout un jeu de passions qui vient fausser la balance des jugements*.<sup>1</sup> L'existence de la religion ne pourrait donc pas être justifiée si le même auteur ne disait pas ailleurs que la religion n'est pas un simple accident lamentable. Ceci laisse supposer que cette existence est importante, voire nécessaire comme on devrait le dire de la croyance. Nous pensons que cette nécessité est comparable à des situations irréductibles contre lesquelles l'homme ne peut opposer une force. Nous réalisons que la nature humaine dans ces conditions est assez éprouvée et nous optons pour la tendance qui

voudrait que la croyance religieuse ait une portée plus psychologique que logique.

Nous partons de certaines considérations qui permettent de dégager la portée psychologique de la croyance religieuse. L'homme ou le fidèle de la religion est un être confronté à toutes sortes de difficultés contre lesquelles il se bat sans espoir de gagner. Il s'est vu acculé, alors il s'est reconnu inférieur et subordonné aux forces transcendantes. Cette situation nous rapproche de Kant lorsqu'il disait : *je dois abolir la science afin d'obtenir une place pour la croyance*. Nous comprenons tout simplement que les efforts de la raison humaine ne suffisent pas pour établir et fonder la croyance religieuse. Nous pouvons estimer qu'elles traduisent un aspect de la faiblesse humaine, mais ne conduisent pas la résignation.

Tout le problème de la croyance religieuse est lié intimement à la nature de l'homme et à son histoire, elle ne saurait être la conséquence d'une résignation. La préparation du bonheur céleste et la manifestation de la liberté humaine excluent l'idée de la résignation. Dans ce sens nous rejoignons Raymond Vancourt qui dit :

*A l'état pur la foi est celle qui n'a pas rencontré d'obstacles, la foi spontanée, naïve, en face de laquelle le doute n'a pas surgi ; Elle consiste en une humble soumission devant l'enseignement qui la fait*

*naître. Le croyant n'a pas découvert lui-même la vérité à laquelle il adhère ; il l'a reçue du dehors. Il accepte en s'appuyant sur l'antériorité d'une révélation, d'un témoignage transcendant dont il perçoit implicitement la valeur ou encore se référant à une tradition qu'il n'éprouve pas le besoin de critiquer.*<sup>2</sup>

La croyance religieuse telle qu'elle apparaît ici s'apparente bien à la crédulité et nous ne pouvons pas réduire toute la croyance religieuse à la simple crédulité parce que la croyance religieuse pose un problème beaucoup plus consistant. Nous pensons que l'attitude de l'homme vis-à-vis de la religion s'explique davantage par des mobiles psychologiques. Ce qui nous pousse à dire qu'elle se présente comme l'aboutissement (ou la conséquence) des efforts n'ayant conduit qu'à la déception, la croyance religieuse intervient comme une sorte de pis-aller même si Bergson fait d'elle une mesure de défense. Il dit notamment : *« la religion est une réaction défensive de la nature contre la représentation, par l'intelligence, de l'inévitabilité de la mort »*.<sup>2</sup>

L'histoire de l'humanité et plus particulièrement celle des sociétés dites primitives nous amène à constater qu'à travers les âges le comportement de l'homme révèle son rapprochement d'une divinité à laquelle il doit du respect. Nous pourrions dire en d'autres termes que les actes des hommes sont empreints d'une religiosité. Dans cette perspective, quand on se réfère aux travaux des anthropolo-

<sup>1</sup> A. Lalande, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*.

<sup>2</sup> Jean-Pierre Cléro, *La philosophie des passions chez D. Hume*, p. 209.

gues, comme Lévi-Strauss et dans son ouvrage *La Pensée sauvage*, on comprend que le principe d'initiation est lié à un principe de croyance religieuse. L'initiation, telle que Claude Lévi-Strauss l'a perçue en Australie, en Mélanésie, en Amérique du sud et en Afrique est une pratique religieuse en tant qu'elle vise la purification de l'individu en vue de son insertion sociale.

Les divers faits meublant l'histoire de l'humanité montrent à quel point la condition de l'homme est précaire. L'être humain est toujours en train de se faire, il est toujours en train de s'engager dans une bataille en vue d'améliorer sa condition ; ceci explique le fait qu'il soit en mesure de consentir n'importe quel sacrifice si celui-ci peut lui apporter un certain réconfort. C'est dans ce sens que nous devons comprendre l'acte d'Agamemnon acceptant de sacrifier sa fille pour la gloire de son armée et celui de Sisyphe roulant sa pierre comme des actes destinés à satisfaire la volonté d'un Dieu ou des dieux. En cela résident la valeur et la signification profonde de la prière et du sacrifice.

Dans le même cadre du sacrifice et de la prière Dieu des chrétiens a offert son fils pour les péchés du monde. En effet, le Fils de Dieu au cœur de sa mission a éprouvé d'énormes difficultés avant de mourir. En fait, dans les affres de la douleur, Jésus (l'homme) a pensé un instant, comme Job, que Dieu son Père l'a abandonné. Mais seulement, on ne peut pas défendre l'idée d'abandon jusqu'au bout parce que Christ, ne pouvait pas passer à côté de sa mission dont l'épreuve de la douleur faisait partie. Christ, devait accomplir sa mission en tant qu'homme et non en tant que Dieu. La traversée de la nuit du mal et de la douleur est une épreuve insupportable et indescriptible. La passion de Jésus s'explique et se comprend par l'idée de la croix qui symbolise plusieurs images réelles : d'abord, la croix est le carrefour où se rencontrent le bien et le mal, c'est-à-dire que de la mort de Christ vient le salut des hommes. Ensuite, c'est le symbole de la souffrance avant la mort, de la douleur et de l'atrocité. C'est enfin, le symbole de la victoire de Christ sur la mort. La forme géométrique de la croix traduit l'acuité du mal quand on sait que Jésus est mis au nombre des malfaiteurs. Toutes les accusations portées contre lui avaient des justifications et il ne restait pour lui que la mort la plus ignoble, la méthode la plus violente comme celle qui est réservée aux plus grands criminels.

De quoi Jésus était-il criminel ? Fils de Dieu, il savait pertinemment que son père ne l'abandonnerait en aucun cas, mais éprouvé et exténué, vivant la douleur au plus haut point il a hésité et a crié : Père pourquoi m'as-tu

abandonné ? Malgré la mort du fils de Dieu sur la croix, l'homme fait toujours face à la précarité de sa condition et face à son implacable destin, se reconnaît comme un être fait pour la mort. Il a conscience de sa mort et celle-ci détermine chez lui la peur métaphysique que les autres êtres, comme les animaux n'ont pas. Ainsi la croyance religieuse, apparaît comme une nécessité consolatrice par laquelle l'homme obtient la promesse d'une vie éternelle. Dans ces conditions aucune raison ne peut autoriser l'être humain à se passer de religion. Elle est ce qui doit combler chez des être doués de réflexion, un déficit éventuel de l'attachement à la vie. Bergson, La mort est devenue un véritable drame pour lui, drame auquel il ne peut nullement se familiariser parce que la crainte de cette épreuve est la même en tout temps étant donné que la nature de l'homme est invariable.

III- La question des sectes religieuses.

Aujourd'hui, la prolifération des sectes religieuses profane l'idée de religion en donnant à certaines l'image de centre où se pratiquent la magie et la divination. Or, nous savons que la religion, même primitive, ne prenait pas en considération les pratiques magiques comme étant l'exercice du pouvoir de Satan. Si le fidèle de la religion naturelle ou révélée, si le serviteur de dieu se met également au service de celui qui est supposé être le générateur du mal, cela devrait faire réfléchir plus d'un. Les disputes qui opposent les sectes religieuses au sujet de la vérité constituent un problème crucial loin d'être résolu

<sup>1</sup> - Raymond Vancourt, *La pensée religieuse de Hegel*, p.13.

<sup>2</sup> - Henri Bergson, *Les deux sources de la morale et de la religion*, p.137.

puisque chacun d'eux croit fermement la posséder.

La religion, sans distinction de confession, ne fait que subjuguier les esprits par des promesses idéales qu'elle ne cesse de faire. Elle proscrie toute spéculation rationnelle en prônant un fanatisme dans la pratique religieuse si nous nous référons à l'intégrisme musulman tel qu'il existe en Algérie où des milliers d'hommes sont tués comme des animaux c'est-à-dire sans aucun respect de la dignité et des droits de l'homme. La manifestation de cet intégrisme dans le monde prend souvent des proportions inquiétantes quand les adeptes de l'islam développent une conscience aiguë les disposant à sacrifier leur vie pour un idéal religieux.

Ailleurs, ce sont des centaines ou des milliers d'individus qui se soumettent à un suicide collectif sous des prétextes fallacieux, tandis que d'autres se livrent à une commercialisation exagérée des faits de religion nous renvoyant au faux culte dont parle Kant. Dans la mesure où nous n'avons pas pour objectif de respecter de l'autre dans sa personne et sa liberté, notre comportement ne peut avoir une valeur religieuse. Aujourd'hui, le phénomène de religion est fonction d'un calcul d'intérêts matériels et d'autres comme le commerce du sexe. Des pratiques obscènes d'une prétendue guérison couvrant en réalité un charlatanisme invoué mobilisent des foules immenses pour des prêches des jours durant. Derrière l'apparente volonté d'aider les uns et les autres à mériter le bonheur éternel se développe un cynisme dont les contours sont insaisissables. Les

religions orientales semblent être moins affectées par ces vices et conservent par-là leur intégrité.

Il faut se rendre compte de la portée utopique de la pensée de ceux qui proposent de concilier religion et développement dans les pays du tiers monde. Si de tels théoriciens gardaient en vue les amphibologies de la raison humaine, ils réaliseraient à quel point il est difficile de faire une telle synthèse. L'inadéquation du projet montre bien son idéalité et nous rappelle que nous n'avons plus droit à l'erreur. Les progrès de la science et la technique au 20<sup>e</sup> siècle ont ébranlé sérieusement les fondements de la croyance religieuse à telle enseigne que nous nous demandons ce qui peut encore donner un sens à la croyance. La très longue enfance de l'homme l'avait contraint dans le passé à recourir aux mythes comme moyen d'explication des problèmes de sa vie. Aujourd'hui, l'humanité a atteint un niveau assez élevé de son développement scientifique, technique et intellectuel autorisant une explication sans le mythe. L'homme ainsi fait et dans son intégralité jouit d'un pouvoir, exorbitant sans être en mesure de dépasser les limites de sa nature. C'est pourquoi Sartre conçoit l'homme comme étant le même partout puisque sa nature ne varie ni dans le temps ni dans l'espace. Le même auteur dit notamment : *Pour nous l'homme se définit avant tout comme un être en situation. Cela signifie qu'il forme un tout synthétique avec sa situation biologique, économique, politique, culturel etc.*<sup>1</sup>

<sup>1</sup> - Jean-Paul Sartre, *Réflexions sur la question juive*, p.7.

## CONCLUSION

En nous reportant à la pensée de Gustave Martelet, nous pourrions retenir quelques idées permettant d'indiquer l'arrêt du débat à ce point. En effet celui-ci accepte que :

*La mort ne nous apparaît pas d'abord comme une libération, comme si le corps était finalement le mal de l'esprit ; elle est humainement parlant une irrémédiable détresse et au fond un scandale qui prend le masque de l'absurde : qu'on songe à l'œuvre de Camus ! De fait, la mort supprime impitoyablement la seule forme d'existence que nous nous connaissons. Elle anéantit donc le rapport historique que nous avons avec le monde et qui nous apparaît comme la condition vitale de notre éclosion de sujet par rapport à nous-mêmes, aux autres, à l'univers au (réel) et à Dieu.*

*La mort n'est pas pour l'homme un drame qui fait nombre avec les autres drames ; c'est le drame intégral, le drame sans retour qu'on peut dire à bon droit absolu, celui qui détruit l'existence historique de l'homme à sa racine même.*<sup>1</sup>

Nous réalisons grâce à ce long passage que la mort constitue pour l'homme une terreur, elle constitue également parmi les problèmes que l'homme doit résoudre, celui qui n'a pas de solution adéquate. Devons-nous penser que l'homme croit en Dieu parce qu'il est effrayé par la mort ? Le poids de la transcendance divine expliquerait-il ce

comportement ? L'homme connaît et aime sa liberté, il ne saurait admettre la croyance en Dieu comme le paiement d'une dette. Le péché originel n'est qu'un mythe et ne peut donc pas condamner l'homme. Celui qui rejette ce mythe en même temps que la croyance en Dieu est tout de suite vu comme un hérétique ou un incrédule.

La condition de l'homme est d'être dépendant des facteurs qui ne dépendent guère de lui. Sans Dieu et la religion le mal existera toujours étant donné que l'homme en est un agent. La précarité de sa condition, l'angoisse de la mort et de la finitude l'amènent-t-il à osciller entre le bien et le mal ? La crainte du futur n'est pas le produit d'une fabulation, elle est vécue comme la maladie et l'expérience unique de la mort le sont. Par quoi peut-on persuader l'homme que le bonheur succédera aux maux de cette vie ?

## BIBLIOGRAPHIE

- 1 - BERGSON, H. 1984  
*Les deux sources de la morale et de la religion*, Paris, PUF.
- 2 - BRUCH, J.L. 1968  
*La philosophie religieuse de Kant*, Paris, Aubier-Montaigne.
- 3 - CLERO, J.P. 1985  
*La philosophie des passions chez David Hume*, Paris, Klincksieck.
- 4 - FREUD, S. 1986  
*Totem et tabou*, Paris, Payot.
- 5 - FREUD S. 1971  
*Malaise dans la civilisation*, Paris, PUF.
- 6 - GOUHIER, A. 1969  
*Pour une métaphysique du pardon*, Paris, Editions de l'EPI.
- 7 - HUME, D. 1987  
*Dialogues sur la religion naturelle*, (DRN) Paris, Vrin.
- 8 - HUME, D. 1980  
*Histoire naturelle de la religion*, (HNR) Paris, Vrin.
- 9 - HUME, D. 1946  
*Traité de la nature humaine*, Paris, Aubier.
- 10 - KANT, E. 1983  
*La religion dans les limites de la simple raison*, Paris, Vrin.
- 11 - LOCKE, J. 1978  
*Examen de la vision en Dieu de Malebranche*, Paris, Vrin.
- 12 - MALHERBE, M. 1980  
*La philosophie empiriste de David Hume*, Paris, Vrin.
- 13 - MARTELET, G. 1975  
*L'au-delà retrouvé*, Paris, Desclée.
- 14 - VANCOURT, R. 1971  
*La pensée religieuse de Hegel*, Paris, P.U.F.

Gustave Martelet, *L'au-delà retrouvé*, 1974, p.31.